

Mehmet DUVARCI

Date de l'entretien : mardi 24 octobre 2017

Lieu de l'entretien : CLAP, Lormont 33310

Enquêteur : Keziban Yildiz

ATTENTION ! Les annotations entre crochets en italique [*annotation*] sont des indications du Rahmi pour aider à la compréhension de l'entretien.

MEHMET DUVARCI - Je suis arrivé en France en novembre 1973, le 27. Mon père était déjà en France et j'ai rejoint mon père. Je suis venu comme touriste. Une semaine, dix jours après j'ai commencé à travailler, évidemment au noir pendant trois mois à peu près. Et trois mois après je fus salarié. En 1974, en février le 15, je fus salarié.

KEZIBAN YILDIZ - Avez-vous fait des études en Turquie ?

Lorsque j'ai terminé le collège, je suis resté un an en Turquie puis je suis venu en France. Je suis venu après avoir terminé le collège.

D'où venez-vous de la Turquie ?

Je viens du village d'Arpaç rattaché à Havsa à Edirne.

Que faisait votre père comme emploi ?

Il travaillait dans la découpe de bois, domaine de la menuiserie, il transformait le bois en parquet. Il y avait une ville à 180 kilomètres de Bordeaux. Une commune appelée Delbès. J'y suis resté un an et demi et un an et demi après en 1975, en juillet,

je suis venu à Bordeaux et j'y habite depuis et je m'y suis marié. De 73 à 75, j'étais du côté de Périgueux et de 75 à aujourd'hui à Bordeaux.

Quand est-ce que votre père est arrivé en France ?

Il est arrivé en 1971, donc deux ans avant moi. Lui aussi est arrivé en touriste, deux ans avant moi, il était seul. Ma mère, mes frères et sœurs sont restés en Turquie. Je me suis mariée en 79 et mon père est rentré en Turquie.

Qui vous a poussé à venir en France ?

C'est le fait que mon père était en France, je voulais le rejoindre. Ma mère et mes sœurs sont restées en Turquie.

Qui vous a aidé à venir en France ?

Mon père, mais je n'ai pas eu d'autres aides et j'avais 16 ans, 16 ans et demi. J'étais très jeune. Directement à Paris. Edirne, Istanbul, Istanbul, Paris puis de Paris à Périgueux. À l'époque je ne conduisais pas. Maintenant je conduis. Je suis venu en avion.

Qu'avez-vous ressenti en prenant l'avion, en vous séparant de votre mère et de vos sœurs ?

J'étais très enthousiaste à l'idée de venir en Europe et de retrouver mon père, de découvrir un autre pays, c'était la première fois que je sortais de mon village, et j'allais retrouver mon père, cela me donnait plus de confiance donc je n'étais pas angoissé, au contraire j'étais tranquille. Tout ce que je peux dire c'est que j'étais très enthousiaste à l'idée de venir en Europe et de retrouver mon père. Je me posais plein de questions par rapport à l'Europe et le fait qu'il y ait mon père me reconfortait.

Êtes-vous venu avec un visa ?

Non, juste un passeport et mon billet.

Il ne fallait pas de visa ?

Non, à l'époque nous n'avions pas besoin de visa. Mon père m'a envoyé un télégraphe où il m'avait écrit les horaires du billet. J'ai pris l'avion. Mon père attendait. Ne me voyant pas arriver il va demander au guichet et l'agent de Turk Hava Yollari lui répond qu'il n'y a pas de vol de Turk Hava Yollari ce jour. Il dit, « *Mais comment ça se fait, mon fils devait venir.* ». L'argent répond, « *Il a dû prendre un autre vol d'une autre compagnie mais il ne pourra pas passer sans visa.* ». Alors il décide d'envoyer quelqu'un de la compagnie pour venir me récupérer à l'arrivée. Elle me demande si je suis le jeune qui doit être récupéré par son papa. Je réponds que oui et elle me demande de la suivre. J'ai donné mon passeport à la police, il m'a regardé, a ensuite regardé mon passeport, ils ont dit des choses mais je ne les ai pas compris.

En réalité, vous êtes rentré selon leur propre volonté ?

Le policier à tamponné.

Vous connaissez la dame ?

Non, je ne sais pas qui c'était et je ne connaissais pas son nom. Et puis j'ai vu mon père de l'autre côté de la vitre, que j'avais déjà oublié l'hôtesse qui était venue me chercher. Mon père l'a remerciée. Je l'ai aussi remerciée. C'était donc une hôtesse de la compagnie Turk hava Yollari qui m'a aidé, sinon ils auraient pu me renvoyer. C'était vraiment dû à leur propre volonté. Beaucoup d'enthousiasme, aucune peur malgré la pluie pendant le voyage. Beaucoup d'émotions à l'idée de retrouver mon père et d'excitation. Aucune turbulence. Aucune inquiétude. J'ai travaillé aussi dans une ville proche de Bergerac.

Votre arrivée à Bordeaux est professionnelle donc ?

Oui... oui... je suis venu le 15 juillet 75, il y avait une usine d'huile dans laquelle j'ai travaillé. J'ai travaillé auprès d'autres compatriotes. J'ai rencontré d'autres Turcs et j'ai intégré plusieurs autres emplois. Donc, je suis à Bordeaux depuis 75, je suis venu tout seul à Bordeaux. Ensuite mon père est allé du côté de Metz.

Où est-ce que vous logiez ?

Dans une location que le patron de mon père lui avait louée. Il y avait deux chambres, un salon, une cuisine, un appartement ordinaire dans un immeuble ancien de deux étages. Au premier, il y avait d'autres locataires.

Comment s'est passée la séparation avec votre famille restée en Turquie ?

Je ne sais pas mais l'enthousiasme de venir en Europe a tout emporté. La séparation était difficile mais je n'ai pas vraiment compris ce qui m'arrivait. Je ne l'ai compris que maintenant, donc plusieurs années après. Si c'était maintenant je ne le ferais pas, du moins je ne serais pas resté autant. Et puis après, j'ai perdu mon père, ma mère, il ne me restait plus personne.

À votre départ de Turquie, avez-vous pris avec vous un objet en souvenir, un objet personnel par exemple ?

Non, juste mes affaires, vêtements et autres, oui des photos, j'en avais. À notre arrivée, la communication avec la famille était très difficile. On écrivait des lettres à ma mère, à nos amis. Elles mettaient quinze jours avant d'arriver. On avait une réponse une fois le mois. C'était très difficile.

Avez-vous gardé des lettres ?

Oui j'ai gardé les lettres échangées avec mon épouse. Les autres je les ai pas.

Votre première difficulté à votre arrivée ?

De pas pouvoir communiquer. C'était ma plus grande difficulté et puis le fait qu'il n'y ait pas beaucoup de Turcs là où j'étais vers Périgueux. À mon arrivée à Bordeaux, c'était beaucoup plus facile. On se voyait le week-end entre compatriotes au bar Castan au centre de Bordeaux. À côté de la patinoire. C'était l'endroit où se retrouvaient les Turcs. J'avais une mobylette à l'époque.

Pouvez-vous vous en citer quelques-uns ?

Fatin Koç, ton oncle, Kürt Huseyin, Fikret. Le week-end on se retrouvait au bar Castan. Le samedi on travaillait. Et le dimanche on se voyait.

Avez-vous eu des difficultés d'adaptation culturelle ?

Non, je n'ai pas eu de problèmes. J'ai facilement parlé le français puis je travaillais dans la menuiserie. À Bordeaux, j'ai travaillé dans le bâtiment et à l'usine de fabrication d'huile, nous faisons dans le bâtiment les poutres en béton. Ensuite, j'ai eu une période non travaillée à cause de problèmes de santé et ensuite j'ai dû arrêter à cause de ces problèmes.

Pensez-vous vous être intégré ?

Je pense que oui.

Votre travail vous a t'il suffit ?

Oui et puis je n'ai pas travaillé dans le grand bâtiment et gros œuvre. J'étais tranquille dans mes lieux de travail. C'était bien.

Vous étiez célibataire à votre arrivée et comment avez-vous rencontré votre épouse ?

Je la connaissais déjà, depuis le collège. Je prenais des nouvelles d'elle et elle de moi. Ce sont ses lettres que j'avais cachées. Avant de venir ici, je la connaissais déjà depuis 71 et on se parlait déjà. Et on s'est mariés six ans après mon arrivée en France. J'avais réussi à avoir mon titre de séjour trois mois après mon arrivée grâce à une promesse d'embauche. À l'époque, nous pouvions travailler même si nous n'étions pas majeurs. D'ailleurs mon patron m'avait fait passer une visite médicale le 14 février puis j'ai commencé officiellement à travailler. Et par la suite j'ai fait un dossier de regroupement familial. Nous nous sommes mariés en 1979 et elle est arrivée quatre, cinq mois après en 1980. Ici je n'avais que mon père, aucune autre personne de ma famille et de ma région.

À l'époque, comment étaient vos relations avec vos voisins et avec les gens de votre environnement dans votre quartier ?

Nous n'avions pas de voisins turcs, nos relations étaient bien, c'est ainsi que ma femme a pu apprendre à parler le français. Les Turcs étaient plus à Pessac, Lormont, Cenon. C'est après 80 que la famille du médecin est arrivée, nous les avons comme voisins. Nous avons facilement trouvé un logement, pas de problème d'emploi non plus. En 82, 83 nous avons dû déménager avec la venue des enfants. Nous avons emménagé dans un HLM et pour la première fois nous avons eu des voisins turcs. Dursun Anca et des Turcs venant d'Afyon. J'ai toujours été à Villenave-d'Ornon et j'y suis toujours.

Avez-vous eu des problèmes dans votre milieu professionnel avec votre patron, ou vos collègues ?

Non, je n'ai eu aucun problème. À l'époque, ce n'était pas grave de ne pas pouvoir parler le français. On nous montrait une fois puis on exécutait. Ce n'est pas comme maintenant. Tant qu'il y avait du travail à faire. D'ailleurs, les patrons essayaient de

nous avoir. Ils nous disaient, « *Viens travailler avec moi, je vais te donner plus.* ». Et nous, nous allions là où on était le mieux payés.

Avez-vous suivi des formations ?

Après une coupure à cause de mes problèmes de santé, je suis allé dans des cours de français et j'ai suivi une formation pour avoir le CAP montage-câblage dans l'électricité, que j'ai eu. Ensuite dans des formations pour la conduite de grosses machines, les dozers et les pelleteuses. Que j'ai eu aussi. Mais je n'ai pas pu occuper ces fonctions car je ne trouvais pas de travail dans l'électricité et le médecin du travail ne m'a pas autorisé à travailler avec ces machines.

Que pensez-vous de ces formations ?

Administrativement c'était bien car j'étais en arrêt maladie et je pouvais effectuer des formations. Depuis, j'ai touché une pension d'invalidité et en 2020 je serai retraité, j'ai fait un dossier de retraite en Turquie dont j'attends la réponse.

Allez-vous souvent en Turquie ?

Oui. Pratiquement tous les ans. Je n'ai pas pu y aller tous les ans lorsque ma femme est arrivée. Et lorsqu'elle est arrivée, nous y sommes allés trois ans après. Nous avons eu deux garçons. Puis nous y sommes allés tous les ans avec les enfants.

Comment est votre mode de vie en Turquie ?

Nous sommes avec la famille, la seule chose qui change c'est que nous n'avons plus ce sentiment de manque. La famille est avec nous.

Et culturellement ? Et architecturalement ?

Oui, il y a beaucoup de changements, mais comme en général je reste au village je ne trouve pas de différences. Depuis une dizaine d'années, il y a beaucoup de changements, je suis allé à Bursa, à Istanbul, à Canakkäle, d'ailleurs de Canakkäle j'ai pris une vidéo en direct. Oui, Istanbul a beaucoup changé. Les immeubles construits, il n'y en a pas en Europe.

Vos relations avec votre famille est-elle identique ?

Entre frères et sœurs rien a changé, juste que la famille s'est agrandie. Elles se sont mariées, ont eu des enfants. Je n'ai pas pu aller à tous les mariages mais nos relations sont identiques.

Avez-vous pu aller aux obsèques de vos parents ?

Oui, j'ai pu y aller, grâce à Dieu. Au retour j'ai ressenti un grand vide. Ma mère je l'ai perdu il y a deux ans. J'étais allé en Turquie pour la fête du mouton. Je ne sais pas, j'avais en moi un stress, une angoisse. En réalité elle était bien, nous avons fait notre sacrifice puis je suis rentré et une semaine après mon retour elle a eu un accident et nous l'avons perdue donc j'y suis retourné. Ça a été tragique pour moi. C'est survenu d'un coup. Pour mon père, on s'y attendait car il était malade.

Comment sont vos relations avec les services de santé en Turquie ? Les médecins, les hôpitaux ?

Non, je n'ai pas eu affaire aux hôpitaux, juste à des services de proximité. Non, grâce à Dieu, nous n'avons pas eu de graves problèmes de santé.

Lorsque vous rentrez de Turquie, vous adaptez-vous facilement à la France ?

Oui et les enfants au bout d'un mois en Turquie veulent revenir. Je n'ai pas eu de problèmes. Je ne sais pas pourquoi. Je ne pourrais l'expliquer mais j'aimerais

repartir pour vivre plus longtemps en Turquie. Je peux partir que pour six semaines au plus. Dernièrement j'ai pu seulement rester trois mois.

Si vous deviez refaire la même chose, venir en France, le feriez-vous ?

Non, je ne le ferais pas [Silence].

Pourquoi ?

Je ne sais pas. Je n'ai pas de réponse au pourquoi mais je ne le ferais pas. Si j'avais la pensée d'aujourd'hui, non je ne le ferais pas. J'avais même pensé y retourner lorsque les enfants auraient terminé le collège mais ça n'a pas pu se faire. Oui, maintenant il y a les petits-enfants. J'en ai sept peut-être huit. Et puis si vous regardez les dernières évolutions en France... Il y a de plus en plus de haine envers l'étranger. Mon père était né en Bulgarie et a dû quitter la Bulgarie, ma mère est d'origine albanaise, née en Turquie. Mon père avait 6 ans lorsqu'il est venu en Turquie. Je n'ai pas envie de vivre ce qu'ils ont connu dans leur pays.

Vous pensez que cela ne va pas s'arranger ?

Non, je ne pense pas. J'ai des inquiétudes. Un jour viendra où nos petits-enfants vont aussi vivre ce que mes parents avaient vécu. Voilà ce qui m'inquiète.

Évidemment, les conditions de vie sont très bonnes. Mais quand vous regardez du point de vue idéologique c'est grave et j'ai peur qu'ils vivent la même chose. Mon père est resté deux ans en France puis il est parti et ma grand-mère me racontait souvent leur vie en Albanie. 1970, mon grand-oncle venant de Bulgarie me racontait ce qu'il vivait en Bulgarie, il avait essayé de fuir mais il fut rattrapé. En 1965, mon père était en Allemagne et de retour d'Allemagne il est parti en Bulgarie voir mon oncle. Il avait dû demander une autorisation. Imaginez-vous ils ne se connaissaient pas. Ils se sont donnés rendez-vous dans un parc et ils se sont dits, « *Il y aura un enfant avec moi* », et l'autre dit, « *J'aurai une serviette sur mon épaule.* ». Mon père lui demande, « *Qui tu attends ?* », de peur, il n'a pas pu dire qu'il attendait son frère, il

dit, « *Je promène mon enfant.* ». Finalement ils arrivent à se voir. Mon oncle l'emmène chez lui mais ne peut l'accueillir que quelques jours car il y avait des heures pour quitter la Bulgarie. Et ensuite ils eurent des nouvelles par lettres.

Le seul qui alla en Europe fut votre père ?

S'il était resté en Allemagne, alors je l'aurais rejoint en Allemagne. J'ai perdu mes oncles en Turquie. En 70, ils ont quitté la Bulgarie. Ses enfants sont à Bursa. Il me reste une tante paternelle qui a 96 ans et qui vit à Bursa. Je suis allé la voir, mais elle était malade.

Qu'est-ce que la France vous apporté ?

[*Silence*] La question c'est plus, « Qu'est-ce qu'elle a emporté de moi ? ».

Oui, ça vient après.

Alors qu'est-ce qu'elle m'a apporté ? J'ai eu un réseau, un travail, une belle vie. Je n'ai pas eu de problèmes de ressources. Mes enfants y sont nés, y ont grandi. Mes petits-enfants aussi. Et qu'est-ce qu'elle m'a pris ? Ma nostalgie, le manque. Parfois, je rêvais de vivre en Turquie mais...

Comment vous pouvez décrire ce sentiment de nostalgie ?

Je ne peux pas le décrire. C'est un sentiment indescriptible qui reste en vous.

Et vous, qu'avez-vous apporté à la France ?

Ma femme, mes enfants, mes petits-enfants. Ils sont nés ici et donc quarante-quatre ans d'efforts, car on a travaillé tous les deux. La France nous a apporté beaucoup et nous, nous avons donné notre vie à la France.

Avez-vous des propos, des conseils pour les jeunes ?

Qu'ils aient une bonne instruction, qu'ils aillent à l'école pour un bon métier. Qu'ils soient respectueux de leur père, de leur mère et qu'ils n'oublient pas de là où ils viennent même si eux ne ressentent pas la nostalgie.

Voulez-vous ajouter quelque chose ? Peut-être que nous sommes allés trop vite sur quelques questions. Vous êtes fils unique. Comment votre mère a pu laisser partir son fils unique ?

Évidemment, ça n'a pas été facile. Mais je voulais voir l'Europe et je voulais rejoindre mon père. Ma mère ne voulait pas que je parte. Elle s'y est opposée mais n'a pas voulu aller à l'encontre de mon père et d'ailleurs elle m'a aidé pour les démarches de passeport que j'ai fait à Edirne. Il y avait 35 kilomètres entre Edirne et mon village. Ma mère ayant signé je n'ai pas eu de problème. Ma mère m'a accompagné en bus d'Edirne à Istanbul. Il n'y avait pas la technologie actuelle. Notre village n'était pas doté en eau potable. Nous allions au puits près de notre maison. Ce puits est toujours présent mais nous ne l'utilisons plus comme eau à boire.

Arrivés à Istanbul, nous sommes allés chez mon oncle maternel. Ils sont tous venus à l'aéroport. Évidemment ce n'était pas facile mais mon enthousiasme était plus intense. Toutes les séparations sont dures. De 13 à 16 ans j'avais vécu sans mon père, mais j'étais avec lui comme un copain. Il m'a beaucoup aidé. Un jour, nous allions au travail ensemble. Le matin il m'avait dit de préparer des haricots secs. J'avais mis les haricots au feu pour qu'ils gonflent un peu. Au travail, il m'a dit, « As-tu éteint le feu ? ». Je lui ai dit, « Je ne me rappelle pas ». Nous avons regardé notre appartement et les vitres étaient toutes noires. Nous avons eu ensemble cette mésaventure. Lui faisait la cuisine et moi la vaisselle. Ce qui est intéressant, c'est que quand il préparait à manger, il ajoutait beaucoup d'oignons dans les plats, que je coupais. Nous passions de bons moments ensemble, puis ont travaillé ensemble. De beaux jours. Je n'ai eu aucun problème pour travailler avec lui malgré mon jeune âge. J'étais vraiment tranquille. Pendant deux ans, je n'ai pas vu ma mère, et je suis allé en Turquie deux ans après. En 78 j'ai fait demander la main de mon épouse, ils

m'ont envoyé une liste avec en premier 20000 livres turques, 100 kilos de coton, de l'or, pour ses oncles et sa famille etc. La liste était longue. Nous avons reçu la liste samedi et lundi nous devions aller demander sa main du coup j'ai renoncé à me marier et j'ai dit à mes parents de ne pas y aller. Du coup, je suis revenu en France. J'y suis retourné un an après sans mon père. On s'écrivait et on s'est vus aussi et j'ai dit à mon épouse, « *Soit je t'enlève, c'est-à-dire tu viens avec moi, soit tu restes avec ta famille car la liste est incroyable.* ». Elle m'a dit, « *Oui.* ». Ma mère n'était pas au courant. On s'est cachés deux jours, elle était majeure et n'était pas au courant de cette liste. C'était le fils de sa tante qui l'avait envoyée. Et le pire c'est que c'était un camarade de classe. On a fait le mariage et on s'est réconciliés avec la famille. On s'est mariés le 31 mai 79 et elle est arrivée en France en janvier 80. On a eu nos enfants, elle a un peu travaillé. Les enfants n'ont pas eu de soucis à l'école mais ils n'ont pas pu aller au cours de turc, car il n'y en avait pas dans notre quartier. Dans les années 90, il n'y avait pas la parabole. On avait le magnétoscope et on regardait des cassettes mais à force de regarder la même cassette on connaissait le film par cœur. Avant les années 90 il y avait une émission à la télé française qui s'appelait « Mosaïque » et souvent il y avait des infos sur la Turquie. Il nous était très difficile de communiquer avec la Turquie. On envoyait une lettre et la lettre arrivait en quinze jours et nous avions une réponse une fois dans le mois. C'était difficile.

Voulez-vous rajouter quelque-chose ?

La naissance de mes enfants a été un moment fort dans ma vie, leur départ aussi. Si je dois vous citer un moment douloureux c'est la crise cardiaque de mon épouse. Mon aîné est parti en premier, puis ma fille. En quinze jours, deux enfants ont quitté le foyer. Leur naissance a été une joie et leur départ une grande tristesse. Mais l'important c'est qu'ils soient heureux. Ça m'a beaucoup affecté.

Pouvez-vous résumer votre vie en France en un mot ?

La France était très bien mais nous avons vécu avec la nostalgie de notre pays. C'est ainsi. Et il est plus fort en vieillissant.

Merci de votre collaboration.